PRIX,—QUATRE SOUS. Quebec, 4 Fevrier, 1843. Vol. 4.—No. 32.

COURAGE CIVIL. — HONNEUR. — PATRIE. — LIBERTÉ. — PROGRÈS.
GAITÉ. — SANTÉ. — BIEN-ETRE. — SAVOIR.

LE FANTASQUE,

JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTÉRAIRE ET NATIONAL, DES DEVOIRS, DES DROITS ET DES INTÉRÊTS CANADIENS.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plait, je vis comme je peux et je meurs quand il le veut.

Imprimé et Publié par { N. AUBIN, *Rédacteur.* / WM. H. ROWEN, *Imprimeur.* } No. 32, Rue St. Jean, Haute-Ville.

Ce journal paraît deux fois par semaine, le MERCREDI et le SAMEDI. L'année ou vol. se compose de 96 numéros et se divise en trimestres de 24, sans frais pour l'abonné.—Le Prix d'abonnement est de 2 piastres par année payable trimestriellement d'avance.—On ne reçoit pas de souscription pour moins de six mois.—Le prix du port par la poste est une *piastre* pour toute la province. Toute communications, demandes ou réclamations devront être affranchies.—On insère *gratuitement* les articles d'utilité et d'intérêt publics ; ceux de nature purement personnelle seront payés à raison du moyennant rémunération de 2 sous la ligne.

Prix des Annonces. *Première insertion*, 6 lignes et au dessous, un demi jelin. Au dessus de 6 lignes, 8 sous la ligne. *Chaque insertion subsequente* se fait au quart des prix ci-dessus.—Les annonces non accompagnées d'ordre sont continuées jusqu'à avis contraire.

PRIMES. On donne le journal *gratis* aux personnes qui fournissent des annonces au montant de quatre piastres. Celles qui en insèrent pour dix piastres en obtiennent à des ouvrages d'impression pour la valeur de 2 piastres. On cède il moitié aux encanteurs, à prendre en ouvrage. Les agents reçoivent la feuille *gratis*.

Mélanges Littéraires,

La mère en permettra lecture à sa fille.

LE PROSCRIT,

Drame en Cinq Actes.

Par MM. *Frédéric Soulié et Timothée D hay.*

Suite.

Louise, *avec reproche.*— Je pensais à vous moi !

Georges.—Enfin, quand j'eus atteint les frontières... j'a été en me cachant le jour, et me traînant la nuit à travers les sentiers les plus obscurs, les ravins les plus escarpés, mourant de faim, de soif, de fatigue, que je suis arrivé comme un vagabond dans ma maison où j'ai trouvé une fête... dans ma maison où j'ai trouvé la joie, où j'ai trouvé ma femme dans le délice d'un nouvel amour, dans les bras d'un autre époux ; et maintenant savez-vous qui a le plus souffert de nous deux, madame ?

Louise.—Georges ! Georges !... en écoutant le récit de vos douleurs. J'ai oublié vos accusations... pardonnez-moi, ce ne sont pas les horreurs du bagne, ce ne sont pas les misères de la faim, ce ne sont pas les humiliations de la servitude qui sont les plus difficiles à supporter ; et quand vous saurez ce que j'ai eu à subir, vous jugerez peut-être que le courage de la femme qui s'est résignée a aussi fort que celui de l'homme qui s'est levé pour se venger.

Georges.—Et qui se vengera, madame... car votre entreprise, je la tenterai, dussé-je la tenter seul !

Il remonte la scène.

Louise.—*avec prière.*— Non ; car, quoi que vous puissiez dire, vous vous sauveriez !

Georges, *avec fu.*—Je vous le défends.... (*Il remonte sur le devant de la scène.*) C'est qu'en quittant mes amis, je leur avais dit : " Je vais trouver ma femme, la fille de ce brave général Dubourg mort si vaillamment à Waterloo... elle m'aime, Louise... elle me comprendra !... sa fortune nous aidera, sa maison sera notre asile...? Pourquoi eu-t-il maintenant je ne veux pas avoir à leur dire : J'ai été forcé de fuir la maison de ma femme ; je reviens à vous plus misérable encore pour ce je ne détruis... et celle sur qui j'avais compté, m'a trahi !... ce n'est plus la femme du colonel Bernard, c'est celle du vicomte d'Avaranne ; ce n'est plus la fille du général Dubourg, c'est celle de la marquise de Mellisses !..." Non, non, madame, je ne veux pas être réduit à dire cela, et à ne pas vous punir.

Louise, *accablée.*—Emmenez-moi donc ! et vous me punirez quand vous saurez la vérité.

Georges.—La vérité, je la sais ; aussi vous voyez bien que je n'ai plus de colère, et que vous n'avez plus rien à craindre, car on ne se venge plus de ceux qu'on méprise.

Louise, *en cœur plus accablée.*—Et personne pour me défendre, mon Dieu !

Georges.—Que n'a-t-pas-vous le vicomte d'Avaranne ?

Louise, *avec douleur.*—Georges ! Georges ! vous qui avez tant souffert, ne soyez pas sans pitié.

Georges.—Adieu, espérez, la mort ne peut manquer de m'atteindre.

Louise, *avec désespoir.*—Oh ! c'est affreux !

Georges, *se détachant à partir.*—Par où faut-il que je parte, madame ?

Louise, *avec énergie.*—Par ici donc ! mais j'y passerai avant vous.

Elle va pour ouvrir la fenêtre, le Vicomte entre par la porte du fond.

SCENE VIII.

LE VICOMTE, LOUISE, GEORGES, *puis* LE MARQUIS, LA MARQUISE *et* NIMOIS.

Le Vicomte, *à Louise.*—Ce n'est pas ainsi que vous deviez le sauver, madame....

Louise, *épouvantée.*—Arthur !

Georges, *à part.*—Le vicomte !

Le Vicomte, *à Georges.*—Ce n'est pas ainsi que vous deviez fuir, monsieur....

Nimois, *entraînant avec le Marquis et la Marquise.*—Je vous dis que j'entrerai !...

Le Marquis entre, puis Nimois, puis la Marquise.

Le Vicomte, *au Marquis, en montrant Nimois.*—Et ce n'est pas par les mains de cet homme qu'il devait mourir, monsieur le marquis !...

Tous.—Que veut-il dire ?...

Le Vicomte.—Ah ! c'est que nous avons un compte terrible à régler tous ensemble !...

Georges, *au Vicomte.*—Ce n'est qu'avec moi, monsieur !... et vous savez que ce n'est pas moi qui pouvais aller vous trouver !...

Le Vicomte.—Aussi suis-je venu, et assez tôt pour savoir ce que vous voulez tous !...

Le Marquis, *avec colère.*—Monsieur !...

La Marquise, le Marquis, le Vicomte, Louise Georges, Nimois.

Le Vicomte, *au Marquis.*—A vous donc, monsieur !... Dieu avait placé près de vous une femme, une femme, veuve, abandonnée... Devant Dieu et devant les hommes votre devoir était de la consoler, de la protéger... Vous vous vous êtes comparé comme d'une proie... Il n'est douleurs ni outrages que vous ne lui ayez prodigués...

Georges.—Que dit-il ?...

Le Vicomte, *au Marquis.*—Vous lui avez fait honte de son père, de son mari ; vous avez insulté à ses souvenirs, à ses regrets, à ses douleurs... et vous l'avez enfin rendue si misérable que je l'ai amènée pour tout ce que vous lui avez fait souffrir.

Louise, *à Georges.*—Vous l'entendez, monsieur !...

Le Vicomte, *au Marquis.*—Vous avez agi comme un bourreau !

Le Marquis fait un geste de colère.

Louise, *à Georges.*—Vous l'entendez...

Le Vicomte.—Cette femme, je l'ai aimée, loyalement aimée... N'est-ce pas vrai, madame ?... Car en la voyant si malheureuse je l'ai crue innocente... J'ai cru que tant de larmes, tant de désespoir, tant de combats, tant de refus... ne pouvaient que des peux souvenirs qu'un père et un mari avaient laissés dans son cœur...

Louise, *à Georges.*—Vous l'entendez encore, monsieur...

Le Vicomte.—Je ne savais pas que c'était un honteux remords qui l'effrayait... et si je n'avais compris vos desseins, *(au Marquis.)* votre sœur, monsieur, (*à la Marquise.*) votre fille, ma femme fuyait avec son amant comme une prostituée.

Louise, *à Georges avec fu.*—Et maintenant, monsieur, maintenant !...

Georges, *avec solennité.*—Oh ! maintenant !... relevez la tête, madame, (*Allant au Vicomte.*) Oui, monsieur... elle fuyait avec moi !...

Le Vicomte, *à Georges.*— Mais ce serait me mettre de moitié dans toutes ces lâchetés que de vous laisser fuir... et vous ne partirez pas avec cette femme !...

Georges.—Vicomte d'Avaranne, venez donc la disputer au colonel Georges Bernard !...

Le Vicomte *et* Nimois.—Georges Bernard !...

Georges.—Oui... Son mari, qui lui demande pardon de l'avoir méconnue, et qui, s'il était mort pour avoir dit son nom, sera heureux d'avoir vécu pour qui rendra témoignage à tant de douleur et de vertu !...

Nimois, *à part.*—Ah ! celui-là ne partira pas, j'en réponds !

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

Même salon que dans le second acte, dans l'appartement particulier de Louise. Un sofa à droite ; table à gauche, avec des bougies allumées.

SCENE PREMIERE.

GEORGES, LOUISE, LÉON.

Louise est sur le sofa, Georges assis près d'elle. Léon appuyé sur le dossier et regardant Louise.

Léon.—Elle dort toujours !...

Georges.—Non ! ce n'est pas là du sommeil... c'est l'anéantissement de toute force et de toute pensée... Mais continuez Léon...

Il se lève, Léon le suit.

Léon.—M. d'Avaranne s'est donc vexé, quelque à regret à m'donner l'ordre de mettre en liberté que lui demandait son fils, lorsque je vis entrer Nimois qui lui apprit que le prisonnier était le colonel Bernard. C'est alors que le comte me remit ce paquet, le déchira, et qu'après s'être retiré un moment, avec Nimois, dans son cabinet, il me remit un autre paquet de dépêches pour le vicomte...

Georges.—Dans le contenu était sans doute bien différent de celui qu'il attendait ?

Léon.— Je n'ose vous donner aucun espoir, cependant... car je ne sais pas revenu seul, et j'ai vu qu'avec un gendarme, porteur d'instructions sévères, s'est aussitôt après mis en activité, enfermé avec mon frère et Arthur. Ils sont encore en conférence... Mais ce qui me fait croire, c'est qu'un des agents qui sont au château vient d'être expédié dans les montagnes...

Georges.—Ah ! ne leur suffit-il pas d'avoir ma vie ? Et mes compagnons aussi doivent-ils mourir ?

Louise, réveillée depuis un instant.—Mourir !... Qui parle de mourir ?...

Léon, *allant à Louise et montrant Georges.*—Les ! Louise !... Mais Arthur ne le permettra pas, et je vous le voir et le gêner...

Louise.—Ah ! je l'avais déjà fait.

La fin au prochain numéro.